





# BIBLIOGRAPHIE

---

*Exposé des éléments de la Grammaire assyrienne*, par M. Joachim Ménéant. Un vol. grand in-8°. Paris, imprimerie impériale, 1868.

Dans une étude sur les *Inscriptions cunéiformes* (*Revue de Ling.* I, p. 106-118), j'ai esquissé l'histoire des découvertes qui ont amené au point relativement fort avancé où elle se trouve aujourd'hui l'interprétation positive des textes assyriens. Ce que j'y ai dit des travaux de M. Jules Oppert, M. Ménéant le confirme en ces termes : « En fait, M. Oppert est le premier des assyriologues qui ait donné la traduction d'un texte assyrien avec un commentaire à l'appui. C'est lui qui, depuis, a fourni les plus nombreuses traductions, les plus nombreuses analyses ; il a dû profiter, sans doute, des recherches de ses devanciers, comme l'avenir saura profiter des siennes ; mais, d'après l'ordre chronologique des faits, c'est encore lui qui, le premier, a formulé les principes généraux de la langue et qui en a systématisé la grammaire » (p. 4). Or, pour écrire cette systématisation, M. Oppert a remplacé l'écriture anarienne ou cunéiforme (dont se sont servis les Assyriens, mais qui n'avait pas été faite pour leur langue) par une transcription perpétuelle en caractères hébraïques. Ce procédé était excellent pour montrer la place de la langue des fils d'Assour dans le système sémitique ; mais il est clair qu'il ne conduisait point au déchiffrement des textes.

M. Ménéant ne se sert des lettres hébraïques que pour montrer le squelette de la racine sans indiquer d'ailleurs au-

cune prononciation dialectique. Dès le début, il vous apprend à déchiffrer l'écriture anarienne dans les formes qu'elle revêtait à Babylone et à Ninive. Quand vous savez vos syllabes simples (toujours cette écriture-là est syllabique), comme *la*, *li*, *lu*, *al*, *il*, *ul*, il vous enseigne les figures des syllabes composées comme *lap*, *lip*, *lup*, figures qui, dans ce cas, sont tantôt simples, tantôt complexes, les Assyriens ne se gênant pas le moins pour représenter *bam*, ici par un signe unique valant *bam*, là par deux signes dont le premier vaut *ba* et le second *am*, d'où *ba-am*, qu'il faut lire *bam*. Après cela, le maître vous place en présence des signes purement idéographiques. Voici un idéogramme qui veut dire *roi*; en voici un autre qui représente *Ninive*, etc., etc.

L'étude des parties du discours offrira le plus grand charme à tous ceux qui savent un peu d'hébreu ou un peu d'arabe. Ils trouveront là coup sur coup des aperçus de grammaire comparative des idiomes dits sémitiques. C'est ainsi que, dès les pages consacrées au *substantif*, j'ai rencontré l'intéressante question du cas droit et des cas obliques représentés par une *mimnation* différente, le premier étant indiqué par la terminaison *um*, les autres, par *am* et *im*. Rapprochées des *numnations* de l'arabe littéraire, ces *mimnations* nous donnent une idée du plan, fort modeste d'ailleurs, de l'antique déclinaison syro-arabe.

Rien de plus curieux que le récit de la découverte de chacun des éléments du système pronominal. Peut-être la dénomination de « pronoms possessifs » donnée aux pronoms personnels suffixés (*-ya*, moi; *-ka* et *-ki*, toi, etc.) est-elle improprie par cela même qu'elle ne convient point à toutes les fonctions de ces formes lexiques; mais ce n'est là qu'un mince détail. Quelques-unes des vues générales de M. Ménant sur l'origine de ces mêmes formes ne me paraissent point non plus à l'abri de toute critique. « Si nous cherchons à com-

prendre, dit notre savant assyriologue, comment le pronom a pu pénétrer dans le langage et prendre la place du substantif qu'il représente, *il nous est aisé* de concevoir que cette partie du discours est une création conventionnelle, un produit de la réflexion. » En présence des lois les mieux établies des linguistiques particulières et de la linguistique générale, il m'est, non pas très malaisé, mais impossible de concevoir comment une telle théorie a pu trouver sa place parmi les idées favorites d'un observateur dont la sagacité ne saurait être mise en doute. Le pronom simple et le verbe simple sont, dans tous les systèmes de langues, les deux pôles de la pensée, correspondant l'un à la notion de l'*être*, l'autre à l'idée d'*action*. L'un suppose l'autre et ne va pas sans l'autre (1). Cette fautive et désastreuse définition : « Le pronom est un mot qui tient la place du nom, » n'aurait-elle pas exercé sa part d'influence sur la formation des théories exposées par M. Ménant au seuil de ses études pronominales ?

Mais voici venir la recherche des formes grammaticales du verbe, suivie des paradigmes des verbes réguliers et irréguliers.

Ici encore le récit des découvertes qui ont permis à M. Ménant de construire la grande et belle synthèse qu'il nous offre, accuse un sentiment exquis de justice distributive que je ne saurais trop louer. MM. Rawlinson, de Saulcy, Oppert, etc., auraient bien tort s'ils n'étaient pas satisfaits.

Notre auteur a bien raison de séparer profondément, même pour les langues sémitiques, la cause de la langue de la cause de l'écriture. C'est que, en vérité, à force de voir ces beaux gros caractères carrés de Phénicie figurer à nos yeux, dans des groupes ordinairement ternaires, ce qu'on est convenu d'appeler les racines sémitiques, on s'imaginerait vo-

(1) Pour la démonstration scientifique de ces faits, voir les *Langues et les Races*, par H. Chavée. Paris. Chamérot, 1862.

lontiers que les langues assyro-arabes ont été faites avec ces *trilitères*, créés tout d'une pièce, et, dès l'abord, figurés aux yeux sous cette forme. « Il y a donc une indépendance complète entre l'expression orale et l'expression graphique de la pensée, et cette indépendance est d'autant plus utile à constater ici, que l'écriture anarienne a été acceptée par les Assyriens sémites à une époque où l'alphabet phénicien n'était pas encore formé, et où la branche d'Arphaxad en recherchait peut-être les éléments sur les bords du Nil (p. 128). »

Cette indépendance de la langue et de l'écriture une fois bien établie, M. Ménant reconnaît que l'immense majorité des racines verbales est composée de trois lettres et, à côté de l'écriture concrète des Assyriens, il a soin de figurer la forme abstraite de la racine en caractères hébraïques. Chose étrange ! l'assyrien n'a pas de parfait ou prétérit. Comme toutes les langues sémitiques, il n'a pas non plus de présent. C'est le futur ou, pour mieux dire, l'aoriste qui sert à exprimer le passé. On sait que le prétérit sémitique suffixe ou postpose ses éléments de dérivation personnelle, générique et numérique, tandis que l'aoriste ou futur préfixe l'élément pronominal personnel, n'abandonnant aux terminaisons que les signes moins importants du genre et du nombre.

Rien n'égale la clarté avec laquelle M. Ménant, sans jamais cesser de s'appuyer sur des exemples bien choisis, expose la longue théorie de la conjugaison assyrienne. J'aime entre autres ces lignes sur les flexions verbales dérivées propres aux enfants d'Assour : « Toutes les langues sémitiques présentent un certain nombre de voix que l'on peut considérer comme des voix principales, et qui semblent appeler autant de voix dérivées. Les voix principales que l'on a constatées en assyrien se retrouvent dans les autres langues sémitiques, mais les voix dérivées s'en distinguent par leur principe de dérivation. On sait la différence qui existe, sous ce rapport,

entre les deux grandes branches de la famille sémitique : en hébreu, les voix dérivées se forment par un changement dans la vocalisation : en chaldaïque, les voix dérivées se caractérisent par un *T préfixé*. En assyrien, les voix dérivées se forment également au moyen de la dentale ; seulement le *T* est *interposé* entre les deux premières consonnes de la voix principale. »

Les divers paradigmes, grâce à la grammaire sémitique comparée, sont faciles à comprendre et à mémoriser. Comme l'avaient déjà fait le docteur Hinks et M. Oppert, M. Ménant s'est fait un devoir de mettre en présence les différentes formes des voix principales en assyrien, en hébreu, en chaldaïque, en syriaque, en arabe et même en éthiopien.

Après les verbes viennent les prépositions, les adverbes et les conjonctions. Puis, après une rapide esquisse de la syntaxe assyrienne, voici venir un choix d'inscriptions de Babylone et de Ninive, sans compter quelques inscriptions trilingues de Darius et de Xerxès. Il y a là bon nombre d'inscriptions intéressantes, très sagement traduites et qui rendront chers à tous les amis des sources historiques le nom de M. Ménant et ceux de ses rares devanciers.

H. CHAVÉE.

---

*Zeitschrift fuer deutsche Philologie*; publiée sous la direction de MM. Hoepfner et Zacher. Halle, 1868 ; premier fascicule.

Dissertations originales de linguistique et de philologie, publications de textes, études mythologiques et de littérature, tels sont les divers genres de travaux auxquels est consacrée cette nouvelle revue. Le premier fascicule contient six ou sept articles, dont deux surtout me semblent réclamer plus qu'une simple mention.

I. *La Lautverschiebung germanique*, par M. Berthold Delbrueck. — La fameuse loi de Grimm ne contente point au dernier degré M. Delbrueck. Certes, en ce qui me concerne, je ne contredirai point au peu de satisfaction de notre auteur : formulée telle qu'elle le fut originairement la théorie de Lautverschiebung n'est qu'un jeu d'esprit, une hypothèse en dehors de toute réalité, ou, si l'on veut, un tissu d'exceptions. Je regrette vivement de n'avoir ici sous les yeux que la première partie du travail de M. Delbrueck : il est à espérer que la conclusion de l'auteur offrira une systématisation quelconque sur cette grave question. Pour l'instant, il ne s'agit que du dernier des trois aspirées organiques GH, DH, BH et de l'explosive forte K. L'auteur me permettra quelques observations. La première a trait à *gagan*, aller. Comparant ce vocable au sk. *jigâmi*, je vais, *gati-*, marche, au lat. *venio*, au gr. βῆνω, M. Curtius se tient avec M. Grassmann dans l'expectative (Grundz. p. 416; Zeitschr. de Kuhn, XII, 132); M. Schleicher admet une non-progression (Compend., p. 330); M. Leo Meyer également (Or. und Occ., I, 613); M. Fick est logique en invoquant un GH organique (Woerterb., p. 64), et M. Delbrueck émet la même opinion. Pourtant ce n'est point d'un GH que procède le *g* de *gagan*, c'est d'un γ. Nous avons tout simplement ici un parent du sk. *yâmi*, je vais, je tends vers, du zend *yêinti*, ils vont, etc. (*Revue de Linguist.*, I, p. 21 et II, p. 68). Au Compendium ne se trouve point indiqué ce devenir de γ aryaque à *g* germanique : il est pourtant fort réel. Sur cet échange intéressant consultez la Grammaire bavaroise de M. Weinhold, p. 182, et les Grundz. de M. Curtius, p. 540. — Le sens de *bigitan*, trouver, atteindre, m'empêche de le rattacher, comme on le fait habituellement, à γανδάνω, je tiens, je contiens : tandis que ce dernier est allié aux γάνω, γάζς, *hisco*, le mot gotique l'est à

*gaggan*, vide *suprà*. — Si *biuga*, je courbe, et  $\varphi\acute{\epsilon}\acute{\upsilon}\gamma\omega$ , je fuis, se doivent ranger sous le même verbe simple, il n'en pas moins vrai que malgré la voyelle *u*, devenant *iu* chez l'un et  $\epsilon\upsilon$  chez l'autre, c'est de *bhujâmi* que se rapproche le vocable grec, tandis que le mot gotique se lie à  $\pi\acute{\eta}\chi\upsilon\zeta$ , s. *bâhu-s* : d'un côté *bhṛ* se dérive organiquement *bhrgh*, d'où *bhagh*, *bhugh*, de l'autre il se dérive *bhr̥g*, d'où *bhag*, *bhug* : à la première hypothèse appartiennent *bâhu-*, zend *bâzu-*, anglo-sax. *bôg*, got. *biugan*, fléchir : à la seconde  $\varphi\acute{\epsilon}\acute{\upsilon}\gamma\omega$ , *bhujâmi*. En ce qui touche *baïrgan*, couvrir, protéger, il accompagne *biugan*. — A l'égard des *k* de *ik*, je, *mikils*, grand, *kinnus*, mâchoire, comparés aux *h* pour *gh* du sk. *aham*, *mahant*, *hanu*, je ne mets point en doute que leur restitution d'un *G* soit rigoureuse, et que le sanskrit ait développé *gh* d'après *g* (voir Curtius, op. cit., 460; Schleicher, *Compend.* 173). — Ce n'est point *kudh* qu'il faut tirer de  $\kappa\acute{\upsilon}\theta\omega$ , je cache, sk. *gudhyâmi*, *guhâmi*; c'est GHU DH : en effet,  $\kappa\upsilon\theta$  : *gudh* ::  $\pi\acute{\eta}\chi$  : *bâh*, ::  $\pi\upsilon\theta$  : *budh*, ::  $\pi\acute{\epsilon}\theta$  : *badh*, etc. (voir le présent recueil, I, 301); l'anglo-sax. *hydan*, cacher, n'a pas plus à faire ici que le lat. *custos*. — Evidemment *vaurts*, racine, n'est point allié au sk. *vardhê*, je grandis; dans  $\varphi\acute{\rho}\zeta\chi$ , *radix*, *vaurts*, je vois un *vr̥d*, *vard*, *vr̥ad*, secondaire de *vr̥*, enlacer, d'où *volvo*,  $\varphi\acute{\epsilon}\lambda\acute{\omega}$ , got. *-valvjan*. — Si tant est qu'il faille rapprocher *gaskapjan*, créer, du sk. *skabhnômi*, j'étaye, ce qui ne me semble nullement voulu, il faut admettre ou que le vocable sanskrit est pour *\*skhabnômi*, ou que le gotique a déjà réalisé ici une seconde progression : bh, b, p. — Si du sk. *grabhê*, *grahê*, je prends, il faut rapprocher le got. infin. *greipan*, le *p* se pourrait expliquer par une seconde progression hâtive; quant au *g* ou bien il est pour *G*, se trouvant protégé par le *r*, ou bien le *g*, sanskrit est pour *GH* vu *bh* (cf. *budh*, *guh*, etc.) : les deux hypothèses sont fa-

ciles à peser, peut-être à écarter. — C'est de l'anglo-sax. *hyd*, peau, qu'il convient de rapprocher le *hydan*, cacher, faussement donné ci-dessus comme allié à  $\kappa\epsilon\acute{\upsilon}\theta\omega$ ; les deux vocables germaniques sont proches de *cutis*, *cautus* : le verbe simple est  $\kappa\upsilon$  d'après  $\sigma\kappa\upsilon$ , sk. *shunômi*, je couvre; la progression de l'idée est « couvrir-garder-regarder. » — Je serais heureux de savoir ces quelques observations tombées sous les yeux de M. Delbrueck, et, en tout cas, je me propose d'étudier sérieusement son prochain article, comme je l'ai fait et le ferai certainement encore du premier.

II. *Étude de Mythologie comparée*, par M. Ad. Kuhn. On connaît la légende germanique de cet intrépide chasseur voué à une chasse éternelle, pour s'être livré à son insatiable passion, un dimanche disent les uns, le jour de Pâques disent les autres. Était-ce un lièvre, était-ce un cerf qu'il poursuivait, la question n'est point davantage vidée. Le terrible veneur, on va jusqu'à l'assurer, abattit un cerf coiffé entre ses bois d'un crucifix..... L'on connaît également la légende des Francs-Tireurs, *Freischuetzen*, s'essayant sur le crucifix : l'un est condamné à cette chasse terrible dont il était question tout à l'heure, l'autre a tous ses coups francs et assurés. Comment s'obtiennent les balles franches? En tirant soit sur une hostie, soit encore contre le soleil ou la lune. — Chez les Hindous existaient deux traditions intimement liées à la fable germanique. *Prajapati* prétendant se rapprocher incestueusement de sa fille, les dieux scandalisés s'adressèrent à *Rudra*, souverain des animaux. Celui-ci lance un de ses traits contre *Prajapati*, et *pitâ yat svâm duhitaram adhiṣkan kṣmayâ rêtah samjagmânô ni śin'cat*, id est « als der vater seiner tochter beiwohnte, sprengte er bei der begattung seinen samen auf die erde. » Rig-Véda, 887, 7. Une autre tradition veut que *Prajapati* ait été métamorphosé en une antilope noire; qu'il se soit sous

cette forme approché de sa fille également changée en antilope, que les dieux aient suscité un homme courroucé qui lui fendit la tête, enfin que tête et dard aient pris le chemin des airs pour y former une constellation..... On n'ignore point la relation du germanique *Wuotan* au *Rudra* indien : l'un et l'autre sont les dieux de l'orage et de la nuit, tous deux sont équipés pour la chasse avec arc et traits, accompagnés de chiens féroces. *Rudra*, chez les Hindous, est commis par les dieux au châtement du coupable, tandis que dans la fable germanique le coupable est au contraire le tireur, chassant un jour de fête, abattant le cerf-au-crucifix, etc. ; mais une concordance frappante est bien celle de *Rudra* récompensé, d'après son souhait, de son acte d'archer par la royauté sur les animaux, et du tireur germanique donnant, selon certaines traditions, sa part du ciel pour une chasse éternelle. — Je regrette de ne pouvoir reproduire les inductions et déductions de M. Kuhn dans toute leur étendue : je passe par exemple sur le rapprochement du cerf avec *Prajapati*, cette antique épithète du soleil. En ce qui concerne l'explication du mythe, la blessure de l'animal peut n'être qu'une paralysie ou un affaiblissement de la force de l'astre du jour, soit par l'interposition de nuées, soit par l'arrivée de la nuit, soit enfin par une déperdition dans la route du solstice d'été à celui d'hiver : malheureusement ici encore je ne puis exposer les très intéressantes et perspicaces considérations du savant mythologue ; au moins engagé-je vivement ceux d'entre nos lecteurs curieux de ces résultats si attrayants de notre science à étudier longuement les trente et quelques pages dont je n'ai pu donner qu'un très sommaire aperçu.

La *Zeitschrift fuer deutsche Philologie* offre encore dans ce premier fascicule, sous les signatures de MM. Weinhold, Leo Meyer, K. Maurer, Wackernagel, diverses monogra-

phies ou dissertations : puisse-t-elle dans ses publications à venir demeurer aussi scientifiquement inspirée!

A. HOVELACQUE.

---

*Zur Geschichte der deutschen Sprache. — Documents pour servir à l'histoire de la langue allemande, par Guill. Scherer. Un vol. in-8°. Berlin. Duncker, 1868.*

Voici un Allemand qui pose nettement les questions. Bravo!

La langue allemande est un des modes du devenir multiple de l'aryaque et, en particulier, de l'aryaque propre au groupe occidental des tribus indo-européennes. Quelles transformations cet aryaque subit-il pour se faire le germanique commun, et quelle est la place du nouveau haut-allemand vis-à-vis de ce germanique dont le parler des Goths est, sans contredit, celui qui se rapproche davantage?

Recul perpétuel de l'accent tonique sur la syllabe radicale, lois spéciales des consonnes et des voyelles finales, fameuse *lautverschiebung*, perte de l'ablatif et du locatif, du futur et du subjonctif proprement dit, des pronoms relatifs, enfin tous les caractères indéniables du germanisme, — moins un, — sont reconnus par M. Scherer. Et quel est ce caractère qui, aux yeux de notre docte grammaticien, n'a rien de bien déterminant? C'est tout simplement l'altération de la voyelle radicale (*ablaut*). Prenez garde, monsieur Scherer, indiquer dans les langues sœurs des procédés analogues n'est pas la même chose qu'y montrer des lois identiques en ce qui concerne le passage de *a* à *e* et à *o* d'abord, *e* montant ensuite à *i*, *o* et descendant à *u*, etc., etc.

Cinquante-neuf pages (et ce n'est pas trop) sont consacrées à l'examen de la loi de Grimm, la permutation circulaire-

ment progressive des consonnes. Eh bien ! faute d'une saine physiologie des articulations, la grande erreur de Grimm a enfanté, dans l'esprit de M. Scherer, une autre grande erreur : Toutes ces variations aryo-germaniques de consonnes ont leur cause dans le besoin de *faciliter* la prononciation. Ainsi DAM devient *tam*, parce que l'explosive forte T, exigeant plus d'efforts musculaires, est plus facile à prononcer que la très douce D ! Et plus tard, ce T deviendra TS, parce que TS est *plus facile* à prononcer que T. Et ainsi de suite pour tout le système des consonnes.

Or, si mon savant collaborateur et ami, M. Abel Hovelacque, développant quelques principes exposés déjà dans le premier volume de la *Revue de Linguistique* (tom. I<sup>er</sup>, p. 20 et 284), n'avait tout récemment fait la lumière dans cette grave question de la *Lautverschiebung* (1), je reprendrais une à une chacune des erreurs de Grimm et de son trop ingénieux commentateur pour établir enfin sur l'ensemble des faits cette loi unique du consonnantisme aryo-germanique :

En passant de l'aryaque au germanique commun, toute consonne monte d'un degré.

Et voici l'ordre des degrés : DH, D, T, TH sifflé (*th* dur anglais), etc., etc.

Il est une autre loi du consonnantisme aryo-germanique dont l'Allemagne savante n'a pas jusqu'ici soupçonné le vaste règne, je veux parler de la loi de polarité ou d'échange entre les deux pôles d'une même paire de consonnes (entre F et V, par exemple, comme dans le *van* hollandais pour *fan*). Je me propose d'en parler bientôt dans la *Revue*, et c'est alors que je reviendrai sur quelques-unes des solutions « physiologiques » proposées par M. Scherer.

(1) La théorie spécieuse de *Lautverschiebung*. Paris. Maisonneuve, 1868.

Mais j'aurai plus d'une fois occasion de compter avec cet habile linguiste lorsque, dans mes études sur la conjugaison, je montrerai avec quelle justesse de vue il a su reconstituer maintes formes organiques de la langue commune. Comme paléontologie linguistique, le livre de M. Scherer est jusqu'ici la plus importante publication faite en Allemagne cette année. Ou je me trompe fort, ou elle fera naître plus d'un adepte aux sévères disciplines du parallèle intégral des langues indo-européennes.

H. CHAVÉE.

---

*Mythes et monuments comparés*, par Hyacinthe Husson, broch. in-8° de 54 pages.

Ceci est une étude d'archéologie et de mythologie du plus vif intérêt. Elle est consacrée à la plus hideuse des divinités égyptiennes, au dieu Bès, qui est à la fois puissance de vie et puissance de mort. Les rapports étroits que Bès soutient avec Gorgo et avec Neith et Athor y sont examinés avec une critique aussi prudente que judicieuse.

H. C.

---

*La Toscane et la mer Tyrrhénienne. — Études et explorations*, — par L. Simonin. Un vol. in-18, de 418 p. Paris. Challamel aîné, 1868.

Il y a deux livres dans ce volume. Il y a le livre d'un touriste non moins spirituel que savant, étalant à nos yeux les richesses minérales exploitées de nos jours en Toscane et tout rempli de portraits plus ou moins harmonieux, plus ou moins grotesques. De ce livre-là notre *Revue* n'a rien à dire.

Mais il y a là aussi le livre d'un archéologue hardi, nous introduisant bien loin et bien profondément sous le sol au

milieu des mines exploitées par les anciens habitants de l'Étrurie, alors que Rome n'était pas encore. Là M. Simonin, qui est à la fois l'un de nos ingénieurs civils les plus distingués et l'un de nos voyageurs les plus infatigables, nous montre et nous explique l'un après l'autre les divers procédés employés par le génie étrusque pour l'extraction des minerais de cuivre, de fer, etc. Que de science et que d'audace dépensées dans cette effrayante architecture souterraine du mineur rhasène d'il y a trois ou quatre mille ans !

De pareilles études d'archéologie minérale prendront place désormais parmi les preuves les plus solides de la puissante activité industrielle d'un peuple qui apparaît peut-être trop exclusivement à quelques-uns comme une nation d'artistes.

H. C.

